

Espaces et lieux de la joute et du rock à Givors

Jean Camy, Laurence Roulleau-Berger, Guy Vincent

Citer ce document / Cite this document :

Camy Jean, Roulleau-Berger Laurence, Vincent Guy. Espaces et lieux de la joute et du rock à Givors. In: Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie, n°3-4/1984. Vivre la ville. Approche régionale du champ urbain. pp. 33-44;

doi : <https://doi.org/10.3406/mar.1984.1239>

https://www.persee.fr/doc/mar_0758-4431_1984_num_12_3_1239

Fichier pdf généré le 04/04/2018

Espaces et lieux de la joute et du rock à Givors

La recherche que nous avons entreprise sur les processus d'identification et de différenciation dans l'agglomération de Givors (1) prend pour point de départ l'analyse de la production et des usages d'emblèmes ou de figures symboliques qui laissent apparaître une spécificité givordine. Nous avons choisi deux pratiques qui fonctionnent comme emblèmes (« Givors capitale de la joute », « le rock givordin »), parce que leur dissemblance apparente nous permettait de mieux vérifier nos hypothèses. D'autre part, le processus d'emblématisation ne doit pas faire oublier qu'à travers ces pratiques culturelles et leurs modifications, dans ces manifestations festives, ludiques ou sportives, des groupes cherchent à donner un sens à leur existence. La question de l'identité était donc au cœur de notre interrogation et, bien que la recherche ne soit pas achevée, nous voudrions ici avancer quelques propositions ayant trait aux rapports entre identité et espace.

Le lien entre ces deux dernières notions est très étroit, et cela a donc pour avantage immédiat de nous faire sortir d'une vision commune de l'espace comme simple surface où viendraient se refléter les rapports et les phénomènes sociaux. En effet, comme on l'a récemment souligné (2), « l'espace est fait d'un jeu raffiné de renvois et de correspondances entre les multiples composantes de la nature et de la culture, de l'individu et de la société, jeu à chaque fois original et dont l'originalité qualifie cet espace en le différenciant des autres, *fondant et exprimant ainsi l'identité d'un groupe* ». En analysant l'espace givordin qualifié par la joute et le rock, en étudiant les « lieux » où s'exercent ces activités, nous traiterons donc de questions qui ne sont pas secondaires ou dérivées par rapport à celles que l'on peut formuler en termes d'identité locale ou d'identité culturelle.

*
* *

(1) « Processus de différenciation et d'identification culturelles : autour des joutes et du rock givordins, emblèmes et dérivés », Recherche réalisée pour la Mission du Patrimoine ethnologique (Ministère de la Culture), sous la responsabilité de G. VINCENT et J. CAMY, par F. GILBERT, J.-C. MERMET, E. PARDELL, L. ROULLEAU-BERGER, A. VINCENT, avec la collaboration de J. DUHART.

(2) Paul BLANQUART, in *Anthropologie de l'espace*, édité par F. Paul-Lévy et M. Segaud, Paris, C.C.I., 1983, p. 9.

Partons de deux séries de questions apparemment simples. Où (et quand) les joueurs givordins allaient-ils et vont-ils jouter ? Où (et quand) les jeunes pratiquent-ils la musique rock ? Quelles sont les caractéristiques des lieux où s'exercent ces activités ?

Jeu traditionnel des mariniers, la joute était pratiquée dans les *lônes* (3) plus ou moins aménagées qui bordaient le Rhône (4). A Givors, au milieu du XIX^e siècle, elle mobilise d'autres corps de métiers — en particulier les métallurgistes — et d'autres groupements sociaux. Elle est pratiquée sur des plans d'eau non spécialement prévus pour cette seule activité, et elle est étroitement associée au calendrier des fêtes locales (5). Elle a une grande importance au moment de la « vogue » (fête patronale) : plusieurs centaines d'hommes mariés et de membres des « jeunes-ses » des différents quartiers s'affrontent, pendant deux jours, devant leurs compatriotes.

On peut dire que, jusqu'à la disparition de la vogue, dans les années cinquante, presque tous les hommes, au moins une fois dans leur vie, s'étaient essayés à cet exercice. Le concours de joutes des célibataires constituait le temps fort de la vogue qu'organisait un groupe désigné de jeunes, et chaque quartier célébrait son vainqueur. Ce concours était organisé soit dans le bassin du Canal (creusé au début du XIX^e siècle), soit dans le bassin de la Gare d'eau (ouverte au milieu du XIX^e). La navigation était arrêtée ce jour-là et les quais prenaient une allure inhabituelle en se couvrant de baraques en planches et d'estrades.

Si les grands de la joute sont célébrés en raison de leurs victoires, ils sont aussi des héros dont on exalte le dévouement exceptionnel : ainsi J.-M. Jou qui jonglait avec une masse de quarante kilos et s'éventra en sauvant un ouvrier tombant d'un échafaudage.

La mythification des joutes, de leur esprit, de leurs héros, manifeste le partage d'un certain nombre de valeurs communes, au-delà des différences de métiers ou de quartiers ; elle retient et transfigure un certain nombre de traits de comportement, de caractéristiques (la force alliée à l'adresse, à l'intelligence et au courage...), qui sont celles reconnues aux différentes composantes de la « société » givordine. Bref, elle les symbolise (6).

A Givors, ville encore aujourd'hui inondable, la joute était étroitement liée au sauvetage lors des célèbres crues du Rhône et de ses affluents. La Société créée en 1886 s'appelait, comme dans plusieurs autres villes et villages, « Société de Sauvetage et de Joute » (S.S.J.). Ce rôle important est souligné par les dirigeants actuels de l'association et ils résistent aux pressions qui s'exercent sur eux pour qu'ils abandonnent cette mission, devenue anachronique dans un club sportif aux activités diverses (nage, water-polo, etc.).

Aujourd'hui l'activité économique propre au canal a disparu ; une autoroute a entraîné une restructuration de « Givors-Canal ». Un bassin spécialisé est affecté à

(3) Bras mort du Rhône.

(4) Pour la description détaillée du processus de « sportivisation » de la joute, se reporter aux travaux de J. CAMY, en particulier « Les joutes à Givors : un jeu traditionnel devenu sport », Colloque de l'ICSS, Juillet 1983 (Actes à paraître).

En rappelant que les travaux sur le cours du Rhône ont entraîné la suppression de nombreuses lônes, et que la Compagnie Nationale du Rhône a dû construire des bassins pour certaines sociétés de joutes, on soulignera que ces transformations ne sont pas seulement liées à une évolution de ce sport.

(5) Sur le rapport jeu-fête, voir *Education, fête et culture*, Lyon, P.U.L., 1981.

(6) « Et puisque le sens est inséparablement sujet de sens et monde sensé, le symbolique est fondateur, instituant des identités collectives et individuelles » (Paul BLANQUART, *op. cit.*, p. 11).



Une passe de joute dans le bassin de Givors.

la joute, produit de ces réaménagements successifs. Il s'agit d'une aire de 70 mètres de longueur sur 20 mètres de largeur et d'une profondeur uniforme de 2 mètres. Le fond, en béton, est peuplé d'une flore d'algues, qui exige un nettoyage annuel. L'une des longueurs est surplombée d'une butte herbeuse (produit du remblai de l'autoroute Lyon-Saint-Etienne, sur lequel la mauvaise qualité du terrain empêche les arbres de pousser). Elle rappelle néanmoins, et on peut supposer qu'elle figure, les traditionnels bords des *lônes*.

Un des quais est à proximité du bâtiment anciennement construit par la Société de Joutes : il comprend les locaux où est produit, réparé et rangé le matériel (barques, lances et plastrons), et une grande salle sur laquelle nous allons revenir.

A proximité immédiate de cet ensemble se trouve la piscine couverte municipale. S'y déroulent en particulier les matchs de water-polo, sport dont l'importance va croissant à Givors. Elle a été construite sur un terrain cédé par la Société, préalablement occupé par un bassin de natation de plein air. Ce dernier avait été construit par les sociétaires eux-mêmes après la seconde guerre mondiale, lorsque la nage, qui était l'une des activités traditionnelles de la Société, prit un caractère sportif encore plus marqué et fut davantage normalisée. Non loin se trouve enfin une aire de jeux pour les enfants ; on peut y accéder depuis le bassin de joutes.

Nous avons donc un *complexe*, aménagé et organisé pour la pratique d'activités spécifiques. En ce qui concerne la joute, elle est devenue un sport, avec championnat, coupe, et donc calendrier propre décidé lors d'une réunion des dirigeants des sociétés françaises. Les rencontres sont planifiées et occasionnent des déplacements parfois lointains.

Toutefois on ne peut opposer de manière aussi brutale hier et aujourd'hui. D'abord parce qu'un sport est une production symbolique. Ensuite parce que la joute a toujours été l'occasion de déplacements dont l'objet était le spectacle donné dans le cadre de festivités. La lecture des procès-verbaux de réunion de la S.S.J. de Givors permet de repérer, chaque année, de nombreuses invitations à aller se produire dans des localités parfois éloignées. De plus, si la vogue — ou du moins ses formes traditionnelles — a disparu dans les villes (à Givors depuis les années cinquante), une fête patronale subsiste dans des villages des rives du Rhône comme Vernaison. Aux manèges forains, au spectacle « Son et Lumière », au bal, au défilé des sociétés de musique, etc., s'ajoute soit une grande manifestation du sport-joute, — par exemple une demi-finale de la Coupe, — soit une rencontre à caractère plutôt « amical », un challenge, bref l'exhibition d'une pratique où « la belle passe » compte davantage que le résultat (victoire ou défaite), où les jouteurs sont « du coin » et connus de diverses parties du public.

Enfin, une partie de nos recherches porte actuellement sur les moments d'« entraînement », ou de « répétition », sur les prolongements festifs (« casse-croûte ») de ces occasions et des rencontres sportives, sur les aspects solidaristes des activités auxquelles se livrent toujours les membres de la Société (préparation des lances, nettoyage du bassin, etc.), sur la fête « familiale » annuelle de la S.S.J. et enfin sur le rôle, dans la ville de Givors, de cafés où se rencontrent divers sportifs comme les membres de groupes de rock.

On pourrait donc dire d'une part que la construction du bassin correspond au retrait de la joute du quotidien et à son inscription dans un univers (espace universalisable) du sport. Mais d'autre part cet espace (série de bassins identiques entre lesquels on se déplace aux jours assignés dans le temps sportif pour se livrer à des pratiques rigoureusement normalisées) en laisserait subsister un autre : celui de l'« entre soi », où l'on peut être selon sa manière d'être et, pour le public, ren-

contre où l'on peut parler de la vie quotidienne (7). Il apparaîtrait donc que des identités se fabriquent autour de la joute dans cette coexistence d'espaces.

En même temps que des identités s'élaborent autour de la joute, des jeunes se reconnaissent « entre eux » autour du rock dans des espaces spécifiques : c'est bien ici que l'espace givordin apparaît comme « un jeu raffiné de renvois et de correspondances ».

Le procès de qualification de l'espace à Givors est défini par des opérations de symbolisation, dans lesquelles naissent, se développent, se négocient des identités.

Si, par le passé en tout cas, la joute et les activités de la Société, qui jouait aussi le rôle de Mutuelle, symbolisent entre autres manières d'être une essentielle solidarité en face des rigueurs de l'existence et des catastrophes qui menacent la vie, le rock et ce qui se joue autour des groupes de rock renvoient à une manière de dire le quotidien et de s'en rendre maître en retournant au réel, en témoignant de sa capacité à affronter le présent le plus dur :

« Tu sors de prison, t'en as fait quatre ans
Pour une cause que tu n'as pas commis,
Tu as vieilli, tu t'es endurci,
T'as pas d'amis qui te font confiance,
Tu cherches un emploi, tu ne trouves pas,
Ta société ne t'aide pas » (8).

L'identification à l'espace givordin passe bien pour le jouteur ou le rocker par des expressions telles que « Je suis né à Givors... », « Je suis de Givors » : « Givors pour moi, c'est la musique... Je veux être fière de Givors... Givors c'est tout pour moi : je veux faire de la musique à Givors... » (9).

C'est donc à partir des relations sociales qui existent entre joueurs et rockers, usagers de l'espace givordin, que les espaces prennent sens en faisant naître des identités qui entrent en mouvement pour se rencontrer, se combiner, se confronter, se négocier...

Ceux qui élaborent leurs identités par la joute, autour de la joute, par le rock, autour du rock, révèlent des usages sociaux spécifiques de lieux précis.

Revenons au bâtiment de la S.S.J. Au premier étage, au-dessus des locaux utilitaires (10) déjà décrits, une grande salle sert aux réunions, — réunions et assemblées des dirigeants et membres de la Société, réunion et fête de fin d'année. Un côté vitré domine le bassin et la piscine. Des placards contiennent, outre les archives et les dossiers actuels, divers objets que l'on ne se résigne pas à jeter (ils ne servent plus, mais témoignent d'un passé que l'on ne veut pas rejeter, encore moins nier). Sur les murs, les plaques aux morts des deux guerres, les photos encadrées de certaines des plus fameuses passes de joutes entre grands champions

(7) Notons que l'on joute parfois en dehors du bassin spécial : Par exemple, le 14 juillet, à la gare d'eau, comme autrefois. Il ne faudrait donc pas opposer une localisation passée à une délocalisation contemporaine. Nous prenons pour hypothèse une proposition d'Y. BAREL : il y a société locale lorsqu'une gestion de l'intérieur du paradoxe de la modernité universalisante et de la singularité territoriale est possible (« Modernité, code, territoire », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 10-11, juin 1981).

(8) Extrait de *Prisonnier de la société*, groupe « Eclipse ».

(9) Extrait d'entretien avec un groupe. D'autres membres du groupe ne sont pas d'accord avec cette déclaration ; mais c'est pour souligner les « mauvais côtés » de Givors (les difficultés) et conclure : « Givors, c'est particulier ».

(10) Ils servent aussi à certains casse-croûte, après qu'une buvette extérieure ait accueilli non seulement le public, mais aussi les autorités pour y boire le « canon » traditionnel.

dont le nom n'est pas oublié, d'anciens présidents, de l'ancien bassin et de l'ancien quartier. Mais surtout, au fond de la salle, sur une très grande étagère en gradins, une impressionnante série de coupes et de statuettes évoquant les grandes victoires passées. L'ensemble fait penser à un autel. C'est évidemment devant lui que sont remises, le soir de la fête annuelle, les récompenses aux membres dévoués et les coupes aux nouveaux gagnants de joute, de barque, de water-polo...

Cette salle, ce bâtiment et le bassin qu'ils dominent pourraient être rangés parmi les lieux sacrés analysés par M. Eliade (11). « Toute kratophanie (kratos = force) et toute hiérophanie, sans aucune distinction, transfigurent le lieu qui en a été le théâtre ; d'espace profane qu'il était jusque là, il est promu espace sacré [...] Telle tribu de Bolivie, chaque fois qu'elle ressent le besoin de renouveler son énergie et sa vitalité, revient au lieu qui est censé avoir été le berceau de ses ancêtres [...] Là, dans cette aire, l'hiérophanie se répète. Le lieu se mue de la sorte en une source intarissable de force et de sacralité qui permet à l'homme, à la seule condition pour lui d'y pénétrer, d'avoir part à cette force et de communier à cette sacralité ».

L'espace rock, celui de la répétition ou du concert, se charge de sacralité dans le sens où les jeunes de Givors qui vivent autour du rock, qu'ils travaillent ou qu'ils soient chômeurs ou lycéens, attendent tous le moment où ils vont répéter : pour les groupes qui répètent à la chapelle de Saint-Martin de Cornas, située à 5 km au-dessus de Givors, « aller à St-Martin » c'est rejoindre « un ailleurs », « un lieu » où ils se retrouvent entre eux, où leur quotidien prend un sens. Pour les groupes qui répètent dans les salles de la Maison des Jeunes et de la Culture de Givors, c'est aussi l'attente de l'événement dans leur quotidien : la répétition dans un lieu qui leur appartient complètement, qu'ils chargent de sens, de sacralité, le temps de la répétition. Au cours de ces répétitions, les jeunes qui viennent y assister se comportent comme dans un lieu sacré : le silence règne, ils entrent en faisant attention de ne pas faire claquer les portes, ils ne parlent presque pas entre eux, mais portent un regard plus qu'attentif sur la scène, comme si tout redevenait « possible » pour eux, comme s'ils pouvaient réinventer leur vie quotidienne. Dans l'espace-rock, des jeunes cherchent un sens à leur existence et, à partir de leurs identités sociales, élaborent des significations, donc des emblèmes, des signes de reconnaissance vestimentaires, corporels, linguistiques (« nous, c'est la zizique » ; « j'avais déjà joué avec des filles, c'était *galère* »...). La fabrication de signes de reconnaissance, le travail d'emblématisation, leur permet de dire « nous ».

Mais il faut donc voir qu'en même temps ils réinventent pour leur propre compte et contre les apparences, contre ce que la vie réelle leur impose d'évidence, la toujours nouvelle catégorie du « possible ». « Il y a en effet une histoire possible de la vie possible qui, par manière de clandestinité, s'écrit dans et à côté de la vie réelle » (12).

Une mémoire collective se constitue alors dans l'« entresoi » de l'espace-rock : on se transmet là l'histoire des groupes de rock à Givors, qui commence dans les années 60, on se raconte les événements qui ont fait date dans l'histoire du rock comme le premier concert de Factory.

« Ça fait très très longtemps qu'entre Givors et Grigny il y avait des gens qui jouaient... « Les Diamonds » qui ont joué sur Givors pas mal de temps... Givors,

(11) Voir en particulier *Aspects du Mythe*, Paris, Gallimard, 1963, et *Traité d'histoire des religions*, cité dans *Anthropologie de l'espace*, dont le texte ci-dessus est extrait.

(12) Ph. LUCAS, *Pays réel, pays possible : le changement en pays minier*, Document ronéoté, A.T. P. «O.C.S.», mars 1982, p. 5.



Trophées, coupes et j'inions, dans la grande salle du Siège de la Société de Sauvetage et de Joute de Givors. Cl. G. VINCENT.



Un groupe de rock en répétition dans l'ancienne école de Saint-Martin-de-Cornas. Cl. G. VINCENT.

avant 1968, c'était déjà la zone qui existait. En même temps il y a eu une chose qui a été nouvelle, c'est la formation du groupe Factory à Givors. Quand le groupe s'est formé, que le mot (?) est arrivé et que ça a donné lieu à un concert, ça a changé pas mal de choses dans la ville » (13).

C'est donc dans cet espace-là que les identités culturelles s'élaborent autour du rock.

Si, donc, dans l'espace givordin, des identités s'élaborent autour de la joute, autour du rock dans des espaces qui se chargent de sacralité à partir d'opérations de symbolisation, et où les groupes cherchent à donner un sens à leur quotidien, il apparaît que des procès différents de qualification de l'espace autour du rock et autour de la joute révèlent des quotidiennetés qui ne contiennent pas le même sens. On pourrait alors parler d'espace d'*assignation* autour des joutes, là où le territoire a à voir avec l'axe des fleuves, alors qu'il s'agirait plutôt d'espaces de *fluctuation* autour du rock. En même temps la coexistence d'espaces d'assignation autour de la joute et d'espaces de fluctuation autour du rock à Givors renverrait à des formes de rapports entre le local et l'universel régis par des logiques identitaires qui ne fusionnent pas dans l'espace givordin mais qui existent ensemble dans la combinaison, la confrontation, la négociation.

On refusera cependant d'envisager l'espace givordin comme l'unique perspective de mise en forme d'une dichotomie espaces d'assignation / espaces de fluctuation, sachant d'une part que déjà l'espace rock n'est pas homogène du point de vue des identités qui s'y élaborent, d'autre part qu'il existe à Givors des espaces communs aux jouteurs et aux rockers comme le Café des Sports.

Comment peut-on parler d'assignation pour l'espace de la joute et de fluctuation pour l'espace rock ?

Nous avons vu qu'il est possible d'identifier l'espace de la joute à Givors, qu'il est rendu « visible », dans la mesure où il a à voir avec l'axe des fleuves. Le bassin de joutes et la Société qui a son local au même endroit constituent dans l'espace un référent unique et connu des givordins.

L'espace rock, par contre, apparaît éclaté dans Givors : deux groupes, « Scrapper », et le groupe de Jean-Yves Rotacher, ex-musicien de « Gannafoul », répètent dans une salle prêtée par la M.J.C. et qui fait partie des locaux de celle-ci ; deux autres groupes, « Eclipse » et « Xéno-rock », à la chapelle de St-Martin de Cornas, qui dépend de la Municipalité et dont la gestion relève de la M.J.C., mais qui confère cependant aux groupes une certaine autonomie spatiale dans la mesure où elle est située à 5 km de Givors ; le groupe « Factory » répète en dehors de Givors et plus précisément refuse de dépendre d'une institution ; le groupe « Polergheist » répète en dehors de Givors et le groupe « Textile » aussi. Il s'agit là de l'espace rock visible et qui se donne à voir, mais il existe une multiplicité de micro-espaces rock à Givors, notamment les caves d'immeubles qui sont plus difficiles à repérer.

L'espace rock à Givors peut se caractériser par le fait qu'on ne peut pas vraiment identifier des lieux : cet espace s'élabore sans cesse, des groupes se forment, se défont, se refont, changent d'espaces de répétition.

Il se dégage donc des caractéristiques de l'espace rock qu'il apparaît éclaté et d'autre part multiple : c'est par rapport à ces deux aspects de l'espace rock à Givors qu'on pourrait le qualifier d'« espace de fluctuation ». Mais l'éclatement et la démultiplication de l'espace rock à Givors en plusieurs espaces signifie un procès

(13) Entretien avec un membre du groupe «Factory».

de qualification de l'espace spécifique, qui renvoie à une certaine élaboration des identités de jeunes autour du rock.

Ce que l'on peut appeler démultiplication des espaces renvoie à leurs divers niveaux et formes de signification, puisque certains d'entre eux, par exemple, sont articulés à des espaces institutionnels (la M.J.C., le Conservatoire municipal, etc.) Dans la capacité de l'espace rock à se transformer, à éclater, à se rendre presque invisible, réside le sens qui régit le procès d'élaboration des identités de jeunes à Givors.

L'espace rock, dans une cité ouvrière comme Givors, c'est d'abord là que s'affirment de manière privilégiée les identités et les révoltes de jeunes, souvent d'origine ouvrière : « J'travailais dans une fonderie et tout le monde c'était à peu près pareil... tout l'monde travaillait, j'ai arrêté le travail parce que c'était vraiment la musique et puis j'avais qu'ça à faire parce que, j'pouvais plus travailler alors j'ai arrêté le travail, j'me suis mis dans la musique comme tout le monde du groupe » (14).

Dans l'espace rock on célèbre le temps libre, on exalte la fin des périodes de contrainte (école, travail...). Et à Givors, c'est à partir de l'identité sociale des jeunes que s'élabore leur identité culturelle, qui donne un sens à leur quotidien.

« Tous les gens ont tous plus ou moins des attaches au boulot mais on les a tous quittés quoi... et pour faire plus que ça. Mais c'était du coup rentrer dans une vie de... à la fois disons de pauvreté parce que c'est vrai... et en même temps... de romanichels... de vagabonds, en même temps de pas mal veinards » (15).

Dans l'espace rock, « le relâchement des contraintes externes ouvre des possibles » (16), dans le sens où on a le sentiment d'avoir prise sur le quotidien, de se l'approprier : c'est là aussi que des jeunes fabriquent des significations ouvertes et inachevées, ce qu'on retrouve dans leur rapport à l'espace qui ne peut jamais être délimité, arrêté, figé dans leur histoire.

« La positivité du rock, c'est cette capacité — l'énergie — qu'il donne d'éprouver la réalité nue, sa propre réalité, de refuser les sécurités illusoires et anesthésiantes, de ne pas céder au besoin de recouvrir le présent par le passé ou l'avenir : de s'ouvrir au présent » (17).

L'ouverture au présent fait partie de manière permanente de l'élaboration des identités des jeunes à Givors : elle prend forme aujourd'hui par exemple dans l'apparition d'un groupe constitué uniquement de filles « Xéno-rock », qui refusent d'être considérées comme des « groupies » : « Parce que nous, on était là dans la musique, passives, ça ne nous a pas plu ; un jour on nous a fait une réflexion " ouais, vous êtes que des groupies... après tout vous faites rien dans la musique, vous n'avez rien à voir dans la musique " ... alors il a fallu que... » (18).

Cette capacité de contemporanéité participe activement à l'élaboration des identités et joue un rôle déterminant dans les usages de l'espace, d'un « espace de fluctuation » qui ne peut jamais être délimité parce qu'« ouvert au présent ».

C'est aussi dans ce procès de qualification de l'espace que les identités de jeunes à Givors viennent se combiner à d'autres identités, par exemple au Café des Sports, « forum des jeunes rockers » : « Liliane, elle a vendu des tickets pour les concerts, pour dire c'est elle qui en a vendu le plus sur Givors. Il y a des gens qui

(14) Entretien avec un membre du groupe «Factory».

(15) Entretien avec Yves MATRA, chanteur du groupe «Factory».

(16) P. SANSOT, H. TORGUES, H. STROHL, Cl. VERDILLON, *L'espace et son double*, Paris, Le Champ urbain, 1979.

(17) François MAURICE, « Figures urbaines au quotidien », *Esprit*, Octobre 1978, p. 29.

(18) Entretien avec les membres du groupe « Xéno-rock ».



*Coupes et « objets d'art » au siège
de la Société de Sauvetage et de Joute
de Givors. Cl. G. VINCENT.*

entendent notre musique, on est dans le juke-box, même les bonhommes ils viennent, ils mettent le disque, ils disent « bonjour,... c'est bien » (19). Le dimanche au Café des Sports, c'est là où des joueurs, des rugbymen, des rockers viennent boire un verre et discuter. « Le Café des Sports, c'est un peu une grande famille à Givors » (20).

Le Café des Sports représente certains jours, à Givors, un lieu spécifique défini par la rencontre, la confrontation, voire la fusion d'identités portées par des groupes différents.

Nous avons vu ici les dynamiques internes au local qui régissaient le jeu des identités autour de la joute et autour du rock à travers un procès de qualification de l'espace givordin qui renvoie au sens des pratiques sportives et musicales. Mais pour préciser encore comment s'élaborent les identités à Givors, autour du rock et de la joute, il faut les inscrire dans leur rapport à la catégorie de « l'universel » : identités autour de la joute et identifiées autour du rock s'inscrivent sans doute dans un rapport différent à l'universel. Pour la joute, il y a bien passage progressif d'un jeu local à un sport universalisable en tant que tel ; mais, on l'a vu, cette évolution laisse place à d'autres formes de pratiques. Si le rock est devenu en trente ans à la fois un domaine musical reconnu et fécond, un signe de ralliement pour la jeunesse du monde entier et une gigantesque industrie, il existe à Givors depuis vingt ans comme recherche d'une manière de vivre à partir d'une identité sociale d'origine ouvrière : «... ça s passe pas à Lyon... parce que Givors c'est quand même pas une grande ville encore, en même temps c'est une ville ouverte, c'est une ville qui a eu beaucoup de brassages... C'est une ville qui a des origines très à la pointe industrielle, enfin ouvrière... et même rurale, aussi, mais enfin surtout ouvrière... c'est une vieille et grande cité de gauche » (21).

Le rock à Givors reste sous une forme plutôt brute, « pure » (le mouvement punk, par exemple, n'a eu aucune influence sur le rock givordin, sinon très lointaine), ce qui signifie qu'il a tendance à rester imperméable à des influences extérieures même si, dans les groupes, certains musiciens viennent de Lyon.

Il y a en même temps une volonté assez forte de se démarquer du rock *new wave* chez les groupes les plus anciens ; elle est cependant moins évidente chez les plus jeunes groupes, c'est-à-dire ceux qui se sont formés au cours des quatre dernières années. En effet si le rock, dans l'espace lyonnais, produit par des jeunes liés aux classes dominantes et aux classes moyennes, s'inscrit plus dans la recherche d'un art total et spectaculaire, en venant se combiner à la vidéo, la danse, etc., le rock à Givors réaffirme à travers une forte conscience de classe ouvrière le souci de produire une culture vivante, une culture « populaire » : « Souvent, y'a des choses comme ça qui sont simples, c'est aussi ce qui nous maintient proches des gens, parce que, quand ils écoutent les morceaux, la musique... quelque part ils peuvent sentir le lien entre eux et nous, et c'est pas un truc... complètement intellectuel ou mental ou obscur..., c'est quelque chose quand même d'assez vivant... Et donc pas seulement des jeunes, mais enfin beaucoup de gens... se retrouvent un peu... mais enfin se branchent » (22).

*

* *

(19) Entretien avec les membres du groupe «Factory».

(20) *Idem.*

(21) Entretien avec un membre du groupe «Factory».

(22) Entretien avec un membre du groupe «Factory».

L'espace de la joute et du rock est donc particulièrement complexe et même ambigu. Outre que le jouteur a d'autres pratiques (sportives, culturelles...) il ne peut pas être opposé au rocker comme le servant d'un culte en voie de disparition à un acteur historique. Si d'autre part, autour de la joute et du rock, s'élaborent des significations, s'affirment des manières d'être et des volontés d'exister, il s'y joue aussi des relations complexes entre groupes, des relations économiques, des rapports de force. Pour ne reprendre que le seul exemple du bâtiment de la S.S.J., il n'est pas seulement l'espace sacralisé par les emblèmes d'un passé mythifié, mais le lieu où se réaffirment certaines valeurs auxquelles on tient, où les jeunes sportifs cherchent, comme les jeunes pratiquants du rock, à donner un sens à leur existence. Il est aussi un pôle d'espaces de pouvoir, et il faudra analyser les relations qu'entretient la Société avec la Mairie d'une part, avec les grands du Centre Commercial du Gier d'autre part.

Au point de départ de notre recherche, nous avons essayé de penser l'ambiguïté, ou l'ambivalence, à l'aide de la distinction symbole/emblème. Selon les dictionnaires, le symbole est constant, d'origine inconnue, traditionnel ; l'emblème relève du choix ou de l'invention de quelqu'un, qui l'imagine ou s'en sert à dessein, en se fondant sur une liaison d'idées plus ou moins sensible (Littré). On ne peut ramener la production symbolique à une production (au sens de réalisation d'un spectacle) d'emblèmes, destinés à donner une image de soi, ou à imposer une image à un groupe. On ne peut non plus penser une expression symbolique en quelque sorte spontanée, traduisant les manières d'être fondamentales du groupe, et qui serait vierge de toute domination, de toute influence, de tout souci de s'imposer, de tout souci « commercial ».

S'agissant de la joute (ou du rock) comme emblème de Givors, s'agissant des emblèmes qu'exhibe tel ou tel groupe, il faut aussi voir leur caractère symbolique. Autrement dit, ce n'est que par abstraction que l'on peut distinguer l'emblème et le symbole. En produisant un sens, chaque être social (23) rencontre non seulement les significations qui sont l'héritage du passé, mais les autres producteurs de sens. Il se confronte, s'affronte avec eux.

La notion d'identité (A est A...) pouvait sembler, au départ, pauvre et même inadéquate. Nous avons été conduits à la diversifier, à analyser les relations complexes entre identités sociales, collectives, culturelles : peut-être même pourrait-on parler d'identité transgressive par rapport à l'identité sociale (sexe, classe, etc.). Mais surtout nous avons tenté de mettre en évidence, dans les phénomènes d'identification, deux dynamiques : celle des usages des identités dans leurs confrontation, et celle par laquelle tout «acteur», dans une situation donnée, se donne un avenir.

Jean CAMY,
Laurence ROULLEAU-BERGER,
Guy VINCENT,
Lyon

(23) N'entendons pas par là une substance, mais précisément l'être-au-monde, c'est-à-dire un rapport à l'espace, au temps, aux choses, aux autres, qui définit chaque groupe social.